

**L'utopie dans le projet urbain sioniste  
sous le Mandat britannique à Jérusalem :  
le quartier Antimus**

**Thèse présentée en vue du grade de docteur de l'Université de Paris-8 Saint Denis.**

**Discipline : architecture**

**Sous la direction de : Jean-Louis COHEN.**

**Présentée par : Julius CESNULEVICIUS, le 11 janvier 2010.**

**Résumé de la thèse de doctorat**

Depuis les premiers textes visionnaires du mouvement sioniste politique, l'objet était non seulement la structure et le fonctionnement d'un futur état juif, mais aussi l'*espace urbain* du pays envisagé, dans toutes ses échelles et configurations. Ce pays était a priori composé de villes, pour lesquels les modèles urbains idéaux ne manquaient pas dans la civilisation industrielle du 19<sup>e</sup> siècle. La question toujours ouverte du lieu d'implantation conférait à la tâche de la création de l'« état-modèle », composé des « villes-modèles » un caractère technique et apolitique.

L'historiographie israélienne évoque la controverse entre les idéologies sionistes portant sur les stratégies politiques, en marginalisant ces figurations de la ville, considérée comme une sorte d'appendice littéraire et utopique, ou bien en les délaissant en faveur des thèmes de l'urbanisme sioniste mandataire identifiées avec le progrès : la cité-jardin et ce qu'il est convenu de dénommer le « Bauhaus ». La thèse aborde une contradiction d'un autre ordre, celle qui a trait au projet de l'état en matière urbaine, tel qu'il apparaît dans textes instaurateurs du sionisme. Pour le père-fondateur du mouvement Theodore Herzl, obtenir une signature des grandes puissances suffira pour faire du nouvel état un fait accompli. C'est pourtant lui qui inaugure la tradition du récit sur l'espace urbain dans son utopie *Altneuland* (1902), suggérant une fusion kaléidoscopique du pays, des villes, des campagnes, des pratiques urbaines et de la mode vestimentaire, qui occulte les références à l'Etat politique. Cette contradiction se révèle surtout dans le fait que plusieurs de ces oppositions, éléments et prototypes, sans oublier le genre même de l'utopie, proviennent largement de la pensée socialiste voire anarchiste dont sont empreints les Arts & Crafts, tout en s'appuyant largement sur la critique de l'Etat-nation moderne. Mise à part la question – secondaire – de la généalogie, l'écart entre ces visionnaires de la ville et Herzl s'affirme surtout dans le fait que ce dernier inverse le sens de la conception de son univers matériel, en commençant par l'état, et en allant jusqu'à l'équipement du foyer. De surcroit, ces textes sionistes, quelle que soit l'orientation idéologique de leurs auteurs, ne sont pas

non plus réductibles à un simple discours nationaliste, en dépit des nombreux indices de leur parenté avec les penseurs de l'état-nation, tels que Giuseppe Mazzini.

La thèse se propose de suggérer à partir de ce constat, un cadre de référence historique, permettant de relier les éléments décontextualisés de l'imagerie urbaine de Herzl, des notions opératoires comme celle de modèle et des oppositions structurantes comme celle entre l'universel et le particulier, dans une vision syncrétique mais plus cohérente. Il s'agit d'abord des penseurs juifs hégéliens de l'Europe centrale et orientale du 19<sup>e</sup> siècle, dont Nachman Krochmal, Heinrich Graetz et Moses Hess. Ils furent responsables de la politisation et de la révision historiciste de l'héritage intellectuel du Judaïsme et de son insertion dans les discours nationaux et sociaux concernant les formes du messianisme séculaire et ses agents. Ce cadre de référence met en évidence un « paradigme messianique », une figure à la fois utopique et idéologique, structurelle et historique et un signifiant durable, relié à un signifié variable et situationnel. Cette versatilité du contenu messianique marque surtout l'état messianique herzlien qui devait conduire à une synthèse de la technique et des « modèles » empruntés aux états-nations existants.

Du coup, il n'est pas étonnant que, dans cette autre utopie sioniste qu'est *Yerushalayim ha-Benuyah* (1918), la technique du paradigme messianique herzlien prenne la forme des arts appliqués. En 1903, son auteur Boris Schatz propose à Herzl le projet de l'école d'art Bezalel à Jérusalem, dont il devient le directeur quatre ans plus tard. Sa vision utopique puise largement à des sources intellectuelles allemandes, russes et britanniques, en les synthétisant de façon cohérente. Malgré son affinité avouée avec les Arts & Crafts, Schatz valide l'idée de herzlienne de l'état, dont il fait une condition *sine qua non*. La priorité qu'il accorde aux composants urbains ou au futur centre de Bezalel ne constitue pas pour autant un facteur structurant négligeable. En s'appropriant de nombreux éléments discursifs antérieurs, il conçoit un futur état juif habité par la nouvelle race épurée, destinée à apporter à toute l'humanité le modèle d'un Homme-Dieu.

Inscrit dans la tradition utopique de Herzl, Schatz construit également un pont entre le chapitre européen de l'Organisation sioniste et son entreprise urbaine palestinienne. Elle prend son élan à la suite de l'instauration du mandat britannique en 1917. Cet aspect de la recherche est traité dans une seconde partie, située, de la thèse. Son point de départ est la conception du projet pour le quartier commercial Antimus (1922-1923), une autre tâche aveugle dans l'historiographie israélienne, malgré sa centralité dans la Jérusalem d'aujourd'hui. Premier quartier « européen » de la ville, Antimus fut bâti selon un plan urbain néoclassique, qui ne cadre pas avec les thèmes classiques de la recherche urbaine israélienne. Promoteur visionnaire de la forme urbaine de la nouvelle capitale et ami proche de l'architecte d'Antimus Alexander Levy, Schatz joua un rôle informel dans la conception du quartier. Mieux, ce quartier limitrophe de l'école de Schatz incluait le premier boulevard de Jérusalem, qui conduisait à l'entrée de Bezalel. De plus, il se trouve que ce boulevard est décrit dans l'utopie de Schatz *Yerushalayim* trois ans auparavant, lorsqu'il rend hommage aux majestueux boulevards de Jérusalem évoqués dans *Altneuland*.

Ce télescopage inédit des dimensions utopique et historique constitue un « micro-événement » qui éclaire l'image beaucoup plus large et profonde de la dynamique des pouvoirs instaurée dans le cadre politique du mandat entre les communautés sioniste, palestinienne et le pouvoir britannique. Considérant que l'enjeu principal pour chacun de ces trois acteurs était l'état sous leur autorité politique respective, la forme urbaine et architecturale de la nouvelle capitale Jérusalem est devenu le champ de leurs investissements symboliques. En opposition à l'homogénéité relative de Tel-Aviv, les propriétés foncières, le morcellement de la propriété foncière a renforcé la dimension symbolique des éléments urbains et architecturaux comme le centre-ville, les espaces et les bâtiments publics, les ensembles bâtis, les liens visuels, les contigüités, les styles, la toponymie et même les services municipaux d'assainissement. Un facteur important dans cette rivalité symbolique fut la position de l'administration mandataire et de ses architectes, selon laquelle la démarche urbaine dans sa forme progressiste, héritée des Arts & Crafts, était essentiellement apolitique, universelle, voire thérapeutique par rapports aux conflits politiques. Cette idée a conduit à dresser des plans de Jérusalem prévoyant un *certain* centre-ville et un *certain* espace public intercommunautaire.

La recherche trace les modalités de cette confrontation implicite dans la dialectique qui se joue entre les institutions britanniques et sionistes en matière d'urbanisme. Le projet Antimus inaugure la nouvelle stratégie sioniste d'une construction urbaine dense, en contraste avec l'orientation antérieure centrée sur l'agriculture et la cité-jardin. La forme innovante de cette dernière était préconisée par les Britanniques, et symbolisait la « nouvelle civilisation au Moyen-Orient », proche de l'élément mobilisateur fondamental, universaliste, de l'éthos sioniste. Mais en tant que dispositif périurbain, la cité-jardin s'est avérée peu utile dans la conquête symbolique de la nouvelle capitale. C'est alors que l'image herzlienne et schatzienne de Jérusalem comme métropole monumentale et ville d'accueil internationale se fit jour dans la forme urbaine néoclassique du quartier Antimus, inédite en Palestine, ce qui conduisit *de facto* à déplacer le centre-ville vers le terrain sioniste, dans un autre lieu que celui prévu par l'administration britannique. La confrontation des deux universalismes met surtout en évidence leurs particularités politiques. Cinq ans plus tard, ce chapitre néoclassique de l'histoire de la Palestine sera oublié lorsque le prétendu « Bauhaus » et les expositions universelles du Levant deviendront une nouvelle expression « universelle » du projet sioniste. Enfin, après 1967 et de nos jours, l'« universalisme » fait toujours partie de discours autour d'un ou d'autres projets à Jérusalem, du fait de la question politique toujours en suspens : quelle Jérusalem et pour qui ?

Le Directeur  
de Recherches

Le Responsable  
de l'Ecole Doctorale